Zeitschrift: Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier
Herausgeber: Association pour l'Étude de l'Histoire du Mouvement Ouvrier
Band: 20 (2004)

Buchbesprechung: Livres reçus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LIVRES REÇUS

Benjamin Baudraz et Jeanne-Marie Allier (éd.), *Docteur César Roux. «Un si petit homme». Lettres à Anna Bégoune et à quelques autres correspondants,* Lausanne, Editions d'en bas, 2003, 431 p.

Encore un livre sur César Roux! penseront certains lecteurs, habitués à découvrir à intervalle plus ou moins régulier une nouvelle publication sur le célèbre médecin lausannois. Conçu par sa petite-fille et son petit-neveu, cet ouvrage réunit en effet les conditions qui feraient craindre une hagiographie de plus, venant s'ajouter aux nombreux textes publiés sur Roux depuis l'entre-deux-guerres: l'édition d'une correspondance privée, conservée jusque-là à l'intérieur de la famille, est souvent l'occasion de célébrations glorificatrices.

Bien au contraire, Jeanne-Marie Allier et Benjamin Baudraz nous offrent ici un regard neuf sur César Roux et n'hésitent pas à remettre en question le mythe qui s'est forgé autour du personnage, dans un souci constant de révéler la véritable nature de l'homme. À titre d'exemple, l'une des lettres éditées ici révèle que la prolongation du temps d'assistanat chez le prof. Kocher, à la Faculté de Berne, décidée en 1882, résulte non pas du hasard, comme l'enseigne l'historiographie traditionnelle – il aurait pris sa décision à pile ou face – mais d'un choix conscient et volontaire d'acquérir des connaissances scientifiques que ses collègues vaudois ne possèdent pas et d'ainsi occuper une position dominante lorsqu'il s'installera à Lausanne.

Cet ouvrage comprend l'édition de près de 130 lettres de César Roux, écrites à sa fiancée, puis son épouse, Anna Bégoune, ainsi qu'à «quelques autres correspondants», médecins pour la plupart, présentées et annotées par Benjamin Baudraz, lui-même médecin. Pour l'essentiel, cette correspondance se concentre sur deux périodes bien distinctes. La première correspond aux années d'étude et de formation (1880-1884) et regroupe les lettres envoyées à sa fiancée. L'intérêt de ces documents dépasse largement la curiosité que pourrait susciter la découverte de la vie privée et sentimentale d'un jeune couple. Anna Bégoune est en effet elle-même étudiante en médecine et Roux lui fait part à de nombreuses reprises de son intérêt pour les questions chirurgicales, des innovations qu'il découvre lors de ses voyages d'études ou de ses ambitions professionnelles. Ces documents apparaissent ainsi comme une source importante pour la compréhension de la construction d'une carrière chirurgicale à la fin du XIXe siècle.

Quant à la seconde période formant le cœur de l'ouvrage, il s'agit de la Première Guerre mondiale. Roux se rend en effet en 1914 à Besançon, où il travaille à la mise sur pied d'un hôpital et d'une clinique chirurgicale pour les soldats français blessés, et d'où il envoie une vingtaine de lettres à ses proches restés à Lausanne. Les historiens anglo-saxons, tels que Roger Cooter, ont déjà largement montré le rôle déterminant des guerres, et notamment de celle de 1914-1918, dans la construction d'innovations médicales. La correspondance publiée ici permet d'illustrer un aspect particulièrement peu étudié des relations entre médecine et guerre, celui de l'apparition de nouvelles manières de gérer le travail au cours des guerres mondiales. De nombreuses lettres de Roux mettent en avant le caractère formateur de la guerre, pour les médecins, sur la gestion de grandes

unités de soins et la prise en charge de malades à une échelle industrielle.
Enfin, d'autres documents relatifs à la carrière professionnelle de Roux sont édités dans cet ouvrage aux côtés de la correspondance des années 1880-1884 et 1914-1915. Leur présence offre toutefois un caractère hétéroclite qu'on pourra regretter. Rien ne vient en effet justifier, au niveau éditorial, la présence de tels ou tels documents, alors que les fonds Roux conservés à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, ainsi qu'aux Archives cantonales vaudoises, regorgent de correspondance et de documents inédits dignes de publication. Cette remarque n'enlève toutefois rien à l'intérêt de l'ouvrage que nous proposent ici Jeanne-Marie Allier et Benjamin Baudraz.

PIERRE-YVES DONZÉ

Les vies impossibles de Margarethe Hardegger

Regula Bochsler, *Ich folgte meinem Stern: das kämpferische Leben der Margarethe Hardegger;* Zurich, Pendo 2004, 456 p.

Ina Boesch, *Gegenleben: die Sozialistin Margarethe Hardegger und ihre politischen Bühnen;* Zurich, Chronos 2003, 436 p.

Margarethe Hardegger (1882-1963), alias Mark Harda, première secrétaire féminine de l'Union syndicale suisse, rédactrice de *L'Exploitée* et de *Die Vorkämpferin,* syndicaliste et anarchiste, amante de Gustav Landauer et d'Erich Mühsam entre autres, pionnière de la liberté sexuelle et du contrôle des naissances avec un Fritz Brupbacher ou un Auguste Forel, antimilitariste, initiatrice de communautés plus ou moins réussies... Deux biographies paraissent simultanément, publiant souvent les mêmes images, les mêmes citations: voilà un cas d'école. Les auteures ont mené ensemble une recherche pendant une dizaine d'années, mais leur projet d'écriture était probablement trop différent pour qu'elles puissent signer ensemble un seul et même ouvrage.
Regula Bochsler est fascinée par la personne de Margarethe Hardegger, par ses amours et ses engagements, ses activités illégales, ses prisons, ses échecs, les passions qu'elle a suscitées chez tant d'hommes et de femmes. Elle reproduit des correspondances, des extraits d'articles, des témoignages (si nombreux qu'il faut aller chercher les références sur internet, www.margarethe-hardegger.ch), met en scène réunions, procès et débats, suit ses personnages dans leurs pérégrinations, leurs exils et leurs quêtes, raconte inlassablement.
Ina Boesch est plus systématique et donne des clefs de lecture: la biographie proprement dite est relativement brève, mais la trentaine de photos qui l'illustrent font chacune l'objet d'un examen attentif et d'un commentaire élégant. Elle est suivie des présentations de 23 organisations dans lesquelles Margarethe Hardegger a joué un rôle, de l'American Guild for German Cultural Freedom au Sozialistischer Bund de Gustav Landauer; ce traitement «hypertextuel» les met malheureusement toutes sur le même niveau. Plus de 80 brèves biographies aident enfin à repérer les personnages (à quelques approximations près).
«Elle savait ce qu'elle voulait, écrit Regula Bochsler: la justice, l'émancipation, la liberté.» «Elle incarnait les idéaux sociaux et politiques que l'on appelle aujourd'hui de gauche», écrit Ina Boesch. Certains obstacles à la création de communautés ou de «colonies» peuvent paraître

aujourd'hui anachroniques; certaines organisations où elle milita peuvent paraître absurdes; mais aujourd'hui où les conditions du travail des femmes et leur syndicalisation restent déplorables, aujourd'hui où l'analyse du terrorisme témoigne d'une ignorance historique crasse, aujourd'hui où l'émancipation des femmes est réduite à leurs possibilités de carrière financière ou politique, rappeler les vies multiples et courageuses de Margarethe Hardegger est une œuvre de salubrité publique.

MARIANNE ENCKELL

David Rappe, *La bourse du travail de Lyon. Une structure ouvrière entre services sociaux et révolution sociale,* Lyon, Atelier de création libertaire, 2004, 223 p.

L'institution française des bourses du travail a une réputation ambiguë: bureau de placement dirigé par les seuls ouvriers, souvent complété par une bibliothèque et offrant souvent des cours professionnels, des conseils juridiques, voire des soins médicaux, elle est créée avec le soutien financier des municipalités, et certains y ont vu un appareil idéologique bien tenu en mains par l'Etat bourgeois, qui coupe le robinet des subventions dès qu'il le juge utile, mais comme elle est aussi un lieu de rencontre transversal, où les habituelles divisions syndicales par métier s'effacent devant l'unité de la condition prolétarienne, d'autres ont exalté le potentiel subversif d'un tel lieu de solidarité ouvrière pratique et vivante, terreau fertile aux rêves de grève générale. Que les premiers soient plutôt marxistes, et les seconds plutôt anarchistes n'est pas pour étonner. Travaillant sur des sources inédites, David Rappe apporte une nouvelle pièce au dossier en examinant avec minutie les diverses étapes qui mène de la création de la bourse du travail de Lyon, en 1892 (ou 1891, si l'on tient compte d'un premier essai avorté), à sa disparition, en 1914, en passant par l'importante césure de 1905: la bourse du travail, dominée par une tendance syndicaliste révolutionnaire fort combative se voit alors supprimer les subventions municipales en février et doit fermer en octobre, mais elle renaît de ses cendres au printemps 1906, dirigée cette fois par une équipe de syndicalistes modérés qui a su convaincre un nouveau maire fraîchement élu, Edouard Herriot.
Par sa proximité avec la vie quotidienne des militants, le livre de Rappe permet de comprendre de l'intérieur les succès et les difficultés de la bourse et de ses animateurs, et c'est sa force Pour qui voudrait savoir de manière précise ce qu'est une bourse du travail, il y a là de fort nombreux renseignements. On regrettera un peu la construction choisie pour le récit, la séparation en deux parties, d'abord l'histoire des rapports avec la municipalité lyonnaise et ensuite les activités de la bourse qui, énumérées les unes après les autres, font parfois un peu catalogue. Mais il est vrai que l'auteur préfère ne pas trop s'étendre sur l'épisode 1905/1906; l'important à ses yeux, c'est que, à l'exception, importante tout de même, de l'office du travail, devenu un service municipal, ses activités continuent en 1906, qu'elles sont même consolidées, puisque les bons rapports avec la municipalité lèvent plusieurs hypothèques financières, ce qui permet notamment la création du dispensaire et l'enrichissement de la bibliothèque. Mais à trop vouloir prouver, Rappe affaiblit parfois sa démonstration:

certes les aspects positifs sont nombreux et on peut les trouver prometteurs, mais l'expérience lyonnaise illustre bien, aussi, la faiblesse d'une création, certes gérée par des prolétaires, mais dépendante du bon vouloir d'une municipalité... Il y a là un angle mort dans la réflexion de l'auteur, qui affaiblit un brin sa péroraison, dans laquelle il affirme aujourd'hui le temps venu de fermer la parenthèse social-démocrate pour revenir à l'action syndicale autonome.

ALAIN CLAVIEN

Jean-Franąois Fayet, *Karl Radek (1885-1939). Biographie politique,* Berne et al., Peter Lang, Collection L'Europe et les Europes. 19e et 20e siècles, 2004, 813 pages

L'imposante biographie que Jean-François Fayet a consacrée à la figure de Karl Radek est d'autant plus intéressante qu'elle nous fait découvrir un personnage maudit, dont personne ne se revendique plus depuis longtemps, un dirigeant communiste inclassable, victime lui-même des aberrations auxquelles il avait peut-être voulu échapper en y collaborant.

Sait-on que le pseudonyme de ce Juif polonais, de son vrai nom Karl Sobelsohn, provient d'un personnage de roman, un jeune fils d'ouvrier agricole récitant une œuvre d'Adam Mickiewicz? Ce texte s'inscrivait pleinement dans le jeune nationalisme polonais de l'époque. Or, l'internationalisme intransigeant de Radek devait émerger un peu plus tard, mettant ainsi en évidence l'une des contradictions de son parcours.

Le récit de cette vie tumultueuse est évidemment marqué par les rigueurs de la condition de militant, quoique nuancées dans ce cas par une forte personnalité, peu encline à la discrétion et pas toujours d'une grande rigueur morale. Ainsi, si Rosa Luxemburg éprouvait une telle antipathie pour Radek, ce n'était pas forcément pour la nature de son sens politique et sa manière bien à lui de défendre, non sans talent, ses points de vue et ses principes, mais tout simplement parce qu'elle s'en méfiait instinctivement. Devenant successivement paria et leader, allant de campagnes de dénigrement en réelles réhabilitations, Radek est parvenu à survivre aux prisons allemandes alors que d'autres dirigeants d'envergure disparaissaient. Il a ensuite dirigé les affaires allemandes au sein de l'Internationale communiste.

La vie de Radek a notamment été marquée par un discours célèbre, de 1923, au cours duquel il a rendu hommage au cadavre d'un fasciste allemand, un certain Schlageter. *« Nous croyons que la grande majorité des masses animées de sentiments nationaux appartient au camp du travail, et non au camp du capital, a-t-il alors proclamé. Nous voulons chercher et nous trouverons le chemin qui mène à ces masses. Nous ferons tout pour que des hommes comme Schlageter, qui étaient prêts à mourir pour une cause abstraite, ne soient pas des pèlerins du Néant, mais marchent vers un avenir meilleur pour l'humanité tout entière »* (cité page 451). Ce discours allait être compris de différentes manières et utilisé contre lui. Mais il relevait d'une posture antifasciste qui se demandait comment éradiquer le mal à sa racine.

Au cours des années vingt, Radek est apparu comme un opposant à Staline. Mais il s'est ensuite résigné à une véritable capitulation, dès 1930, en décrivant un soi-disant tournant à gauche du régime soviétique, un choix personnel qui devait en quelque sorte lui faire perdre son âme.

Dès lors, ses articles élogieux et grotesques, sur Staline notamment, n'allaient pas le couvrir de gloire. Ils n'allaient d'ailleurs même pas empêcher le pire. Il périt, en effet, comme beaucoup d'autres, dans les purges de la fin des années trente et disparut pendant 20 ans de la mémoire officielle de l'URSS.

Cette biographie politique de Karl Radek, qui a constitué la thèse de doctorat de Jean-François Fayet, est complétée par un remarquable appareil critique, dont notamment de très utiles notices biographiques qui en facilitent la lecture. Les étapes successives du parcours singulier, et parfois contradictoire, de Radek sont fort bien décrites au fil de l'ouvrage, sans céder à la téléologie, mais avec leur lot d'incertitude. Ainsi l'auteur nous en dit-il beaucoup sur le fonctionnement de l'appareil stalinien. Et sur l'impossibilité d'échapper à sa logique, même pour un personnage atypique, même au prix de bien des sacrifices et de bien des distorsions.

CHARLES HEIMBERG

Gianni Haver, *Les lueurs de la guerre. Écrans vaudois, 1939-1945,* Lausanne, Payot, Collection Cinéma, préface de Franąois Albera, Lausanne, Payot, 2003, 488 pages.

En soi, le spectacle cinématographique n'est pas un thème dont les historiens se sont emparés volontiers dans leurs recherches en histoire contemporaine. Et quand ils l'ont fait, ils ont privilégié les contenus des œuvres, leur signification dans le contexte de leur production. L'ouvrage de Gianni Haver, qui fait suite à sa thèse de doctorat, porte quant à lui sur les conditions de réception des films dans le canton de Vaud, qui plus est dans le contexte très particulier de la Seconde Guerre mondiale, ce qui lui assure une certaine originalité.

À l'époque, les écrans de la Suisse «neutre» voyaient s'affronter les deux camps belligérants par images interposées. Mais le cinéma faisait peur et il fut particulièrement investi, dans le cadre de la politique de «défense spirituelle», avec notamment la création d'une Chambre suisse du cinéma. Dans le contexte de la guerre, l'armée voulut surveiller de près les produits étrangers. En effet, notait le colonel Michel Plancherel, *«le public des cinémas est facilement porté à prendre ce qu'il voit sur l'écran et ce qu'il entend au haut-parleur comme vrai; il ne se rend pas compte que ce qu'on lui montre est très souvent un montage habile et d'une valeur documentaire très douteuse»*. Pire encore, ajoutait-il, *«le journal est lu par l'individu; le film est présenté devant la foule. Il agit sur une masse par l'image et par la parole»* (cité pages 46-47). C'est ainsi que Gianni Haver décrit les mécanismes de la censure, développés en terre vaudoise autour du cadre de police Robert Jaquillard, membre du parti radical et anticommuniste convaincu.

L'étude des conditions de réception des œuvres cinématographiques s'effectue autour de la triade programmation-censure-presse. Les films sont projetés dans des salles urbaines fixes, que l'auteur décrit systématiquement, mais aussi, pour plus de la moitié, dans le cadre de cinémas ambulants qui parcourent la campagne. Les produits américains dominent (déjà) et représentent la moitié des spectacles. Les films français constituent un tiers des œuvres projetées. Mais les productions allemandes vont prendre un certain poids à partir de 1941, sans compter que les distributeurs allemands

contrôlent désormais la production en langue française. Au niveau de la censure, organisée à l'échelle cantonale, on observe une forte sensibilité à l'égard des figures de gangsters et de la satire politique. La question se pose aussi de savoir s'il faut laisser représenter la guerre en cours, et sur quel ton. Les films allemands restent peu nombreux en Suisse romande, à quelques exceptions près. Mais l'organisation de séances soi-disant privées, par les Légations allemande et italienne, projetant des films de propagande est d'autant plus remarquée qu'elles sont fréquentées par des ressortissants d'extrême-droite autochtones. Enfin, les critiques cinématographiques publiées dans la presse émanent presque toutes des milieux de droite, à l'exception de quelques rares chroniques d'André Ehrler et Paul Golay, et sont donc très favorables aux autorités en place.

Dans sa conclusion, l'auteur souligne des lignes de force qui traversent les productions de toutes origines. Le regard sur la résistance des civils est positif, alors que la dimension de la souffrance humaine est mise en évidence pour tous les fronts, sans guère de distinctions. La dimension documentaire des films est plutôt bien perçue, mais aucune stigmatisation d'un belligérant ne passe la rampe de la censure. En outre, la critique des films ne mène pas à des discours critiques, c'est le moins que l'on puisse dire, sur les réalités de la société helvétique.

Ce très bel ouvrage de Gianni Haver, qui avait d'abord décrit minutieusement les conditions matérielles de la distribution des films, est encore prolongé par une riche bibliographie, ainsi que par une liste des films projetés à Lausanne pendant toute la période considérée. Il nous propose un regard particulier sur la société vaudoise de l'époque de la dernière guerre et nous donne à voir un accueil de la production cinématographique moins réticent s'agissant des films des pays de l'Axe ou de la France pétainiste que ce n'était le cas avec tous les films soviétiques ou avec des œuvres marquées par le Front populaire.

CHARLES HEIMBERG

***Ego-histoires. Écrire l'histoire en Suisse romande,* édité par l'Atelier H (Alain Cortat, Pierre-Yves Donzé, Gilles Forster, Clément Jeanguenat, Stéphanie Lachat), avec une préface de Pierre Nora, Neuchâtel, Éditions ALPHIL, 2003, 458 pages.**

Le rapport entre l'histoire personnelle des historiens et l'orientation de leurs recherches peut faire l'objet d'utiles réflexions. Pierre Nora avait lancé en 1987 ses *Essais d'ego-histoire* par lesquels il avait poussé de grands historiens à retracer leur parcours et à tenter d'y donner un sens en fonction de leurs expériences de vie. Cette démarche a aussi été adoptée par d'autres historiens comme Pierre Vidal-Naquet sous la forme d'autobiographies. Elle fait même l'objet d'une réflexion approfondie dans les textes d'un Gérard Noiriel. Plus récemment, un collectif d'historiens de Suisse romande a proposé à des historiens locaux de se prêter à leur tour à cet exercice d'ego-histoire.

L'ouvrage qui est résulté de cette démarche regroupe les textes d'une vingtaine de personnes très différentes, dont quelques membres éminents de notre association. On y trouve à la fois des professeurs d'université et des historiens n'étant pas sortis des structures académiques, comme notre ami Claude Cantini. On y trouve des auteurs pro-

venant de milieux très divers, dont l'orientation est très différente. On y trouve des hommes et des femmes, celles-ci, moins nombreuses, exprimant leurs difficultés à être reconnues et à pratiquer leur métier. On y trouve aussi des itinéraires particuliers, comme celui de Jean-François Bergier, amené après sa retraite à présider la Commission d'experts sur la Suisse et le Seconde Guerre mondiale.

L'exercice d'ego-histoire est tout à fait utile parce qu'il constitue en quelque sorte une pratique de contextualisation de la recherche, parce qu'il permet aux lecteurs des travaux des historiens de mieux comprendre la sensibilité des auteurs dont ils lisent les textes et partagent les réflexions. Cet ouvrage centré sur des chercheurs suisses romands est donc bienvenu. On regrettera cependant sa grande hétérogénéité et la place somme toute limitée qui a été laissée à chacun, limitant ainsi la profondeur de ce qui a pu être développé en la matière.

CHARLES HEIMBERG

Sous la dir. de Philippe Rygiel: *Le bon grain et l'ivraie. L'Etat-Nation et les populations immigrées fin XIXe-début XXe*. Paris, Rue d'Ulm/ Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 2004,168 p.

Les migrations internationales sont un objet d'étude non seulement légitime, mais nécessaire de l'histoire contemporaine, dit en substance Philippe Rygiel dans son introduction, car elles sont induites par le processus d'industrialisation et interfèrent avec la constitution de l'État-Nation et la naissance de la démocratie politique. L'appel à une main-d'œuvre extérieure est une exigence du développement économique et de la compétition des économies nationales, et l'État est amené à établir un tri des migrants au nom de la cohésion nationale et à rejeter ceux qui sont (pré)jugés néfastes à la vie démocratique ou nuisibles à la prétendue paix sociale. Les neuf contributions regroupées dans *Le bon grain et l'ivraie* étudient l'élaboration de l'arsenal législatif et administratif mis en œuvre pour opérer ce tri et analysent les critères retenus, suggérant leur incompatibilité avec la prétention de construire une société libérale et démocratique.

L'ouvrage se subdivise en deux parties, la première se penchant sur les pays autres que la France, la seconde explorant le champ hexagonal. La Grande-Bretagne, mais plus particulièrement les États-Unis, le Canada et l'Australie qui doivent leurs statuts de puissances politiques et économiques à l'immigration, sont les premiers États à dresser des barrières, dès les années 1880 et de façon quasi simultanée, perfectionnant par étapes une législation discriminatoire qui est à peu près achevée en 1914, avant que soit offerte aux migrants les moins désirables la possibilité de tomber aux champs d'honneur.

Le cas du Brésil met en évidence les contradictions qui traversent la classe dirigeante à propos de la main-d'œuvre japonaise. En effet, les planteurs de l'État de São Paolo en ont un besoin grandissant après l'abolition de l'esclavage, alors que le pouvoir fédéral, qui émane pourtant de l'oligarchie du café, s'oppose au jaunissement de la population au nom d'une conception pré-fasciste de la pureté de la nation. On retrouve une situation semblable dans l'Allemagne wilhelminienne avec l'immigration polonaise: là se heurtent les intérêts des industriels de la Ruhr, demandeurs d'ouvriers polonais

corvéables à merci, et les craintes des Junkers prussiens qui redoutent un renforcement de la minorité slave du Reich et en appellent au principe du Deutschtum. Sous le régime de Weimar les contradictions portent sur l'attitude à adopter vis-à-vis des minorités allemandes vivant dans les États nés des Traités de 1919: accueillir de tels migrants résout le problème de leur intégration, mais c'est affaiblir le pouvoir dont dispose la diplomatie allemande pour influencer ses voisins. Quant au Troisième Reich, il apporte à tout cela les solutions plus ou moins finales que l'on sait.

La patrie des Droits de l'Homme et du Citoyen n'a pas échappé à l'arbitraire en matière d'immigration, ni à des mesures bureaucratiques où Ubu le dispute à Kafka. Le traitement de l'immigration algérienne est exemplaire à cet égard et ses paradoxes dérivent directement du statut de l'Algérie française. Le migrant arabophone et musulman dispose en France des mêmes droits que le natif hexagonal, alors que dans sa patrie nord-africaine il n'est qu'un indigène inférieur en droits par rapport aux immigrés d'origine métropolitaine. On comprend dès lors que les pieds-noirs cherchent à limiter l'émigration des Algériens, quand bien même leur emprise croissante sur les terres des autochtones les pousse à l'exode. Les colons invoquent leur besoin de main-d'œuvre et les menaces que le séjour en France des colonisés fait peser sur la pérennité de la domination française. Ces jérémiades finissent toujours par trouver des oreilles complaisantes à Paris, et l'auteure de la contribution suggère que les entraves mises à la traversée de la Méditerranée répondent aussi à des fantasmes d'ordre sexuel, l'indigène non civilisé étant doté d'une animalité qui exercerait une puissante séduction sur les femmes de France et de Navarre, au point de mettre en péril la réputation autoproclamée du coq tricolore. Quoi qu'il en soit de cette querelle gauloise, l'historienne considère que les difficultés persistantes de l'intégration des Algériens en France remontent davantage à ces décennies de tracasseries racistes qu'aux séquelles de la guerre d'indépendance.

Les conditions faites à l'immigration américaine durant l'entre-deux-guerres offrent de vifs contrastes avec ce qui vient d'être dit, quoique les deux phénomènes ne soient pas comparables sous l'angle de leur ampleur numérique et de leur incidence sociale. Pourtant, alors que les travailleurs et les soldats algériens recrutés pendant la Grande Guerre sont forcés au retour en 1919, les immigrants en col blanc d'outre-Atlantique sont accueillis par une France nécessairement reconnaissante dans le souvenir des boys débarqués en 1917, et financièrement tributaire de la monumentale ardoise des dettes de guerre. Si l'administration prélève des émoluments plus élevés sur cette catégorie de migrants argentés, elle ferme totalement les yeux sur le critère de l'intégration qui est universellement avancé pour justifier les pratiques discriminatoires dont les politiques d'immigration ont été si fécondes. Les Américains, qui s'installent de préférence dans la capitale ou sur la Côte d'Azur, vivent le plus souvent entre eux, ont leurs propres clubs et bibliothèques, envoient leur progéniture dans des écoles anglophones, imposent l'anglais dans les entreprises qu'ils contrôlent, se comportent en colons, recourant fréquemment au réseau diplomatique de la mère-patrie pour élargir leurs privilèges.

Dernière catégorie nationale étudiée, les Polonais ont été encouragés à venir travailler dans la production de potasse en Alsace libérée, pour être renvoyés sans ménagement dès la crise venue, au risque de refroidir les relations avec la Pologne, cette alliée de la Petite Entente censée contribuer à la sécurité de la France, tant vis-à-vis de l'Allemagne que pour faire barrage au communisme. Les trois dernières contributions sont consacrées à la gestion de la main-d'œuvre étrangère durant les années 30, à partir du dépouillement des données statistiques de trois départements, les Ardennes où se pose la question des frontaliers belges, le Cher et le Rhône pour illustrer une région à prépondérance agricole et une autre où domine l'industrie. Partout apparaît comme prioritaire la volonté de limiter les frais induits par le chômage, partout triomphe le principe de la préférence nationale avec l'accord plus ou moins explicite des syndicats. Cette politique se traduit par de nombreuses expulsions, parfois au mépris des droits légaux acquis par les immigrés, et annonce gentiment Vichy.

En conclusion, *Le bon grain et l'ivraie* est un ouvrage nécessaire, écrit avec sobriété et clarté, qui démontre pleinement que l'étude des politiques migratoires éclaire de façon originale maints aspects de l'histoire des États-Nations. Le lecteur helvétique, surtout après un référendum sur la naturalisation facilitée où les réflexes xénophobes l'ont emporté au fond des urnes, souhaiterait que Philippe Rygiel et ses collaborateurs se penchent sur «le berceau de la démocratie» : gageons qu'ils y trouveraient en condensé tout ce qui a été imaginé en un demi-siècle, de Washington à Canberra, de Rio à Paris, pour promouvoir le bonheur capitaliste.

MICHEL BUSCH

Georg Scheuer, *Seuls les fous n'ont pas peur.* Paris, Syllepse, 2002.

Marseille, 1943. Un groupe de résistants autrichiens et allemands décident de sortir l'une d'entre eux de prison. Lotte Israel, qui a 22 ans, s'habille de noir et s'affuble d'une croix gammée en papier d'argent; avec quatre comparses vêtus de vagues uniformes noirs, elle pénètre dans l'hôpital où se trouve leur camarade, qu'ils réclament en hurlant pour un interrogatoire à la Gestapo. Ce coup-là réussit; d'autres tout aussi téméraires, que racontre Georg Scheuer (1915-1996) dans ces "Scènes de la guerre de trente ans", n'auront pas autant de chance et vaudront à leurs auteurs de longues peines de prison.

Lotte Israel, après la fin de la guerre, s'est mariée avec celui qui assurait la liaison du groupe avec la Suisse, Gaston Gremaud. Tous deux ont poursuivi à Genève des activités discrètes et solidaires. Lotte est décédée en 1980, Gaston au début de l'été 2004. Il a légué tous ses livres au CIRA.

M. E.

Les anarchistes à l'écran, 1901-2003
Des premiers films muets aux documentaires les plus récents et les plus militants, passant par des fictions anecdotiques ou fondées sur des épisodes historiques, le dernier bulletin du Centre international de recherches sur l'anarchisme répertorie un millier de films brièvement résumés, dont quelques centaines sont archivés.
CIRA, Beaumont 24, 1012 Lausanne.

L'ASSOCIATION POUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE DU MOUVEMENT OUVRIER (AEHMO) a pour but de mieux faire connaître l'histoire économique, sociale et politique de la Suisse romande et en particulier celle du mouvement ouvrier, par le biais de colloques, de conférences, d'expositions, de publications.

Elle s'intéresse aux sujets les plus variés : partis politiques, syndicats, presse, salaires, conditions de travail, relations hommes-femmes, vie quotidienne, activités culturelles et sportives... sous un aspect critique, permettant d'appréhender les lumières et les ombres de l'histoire du mouvement ouvrier.

Elle recueille et conserve des documents de toute nature, textes manuscrits ou imprimés, photos, affiches, enregistrements, etc., concernant l'histoire du mouvement ouvrier. Ces documents sont déposés à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne ; ils peuvent être consultés par les chercheurs et les personnes intéressées.

En adhérant à l'Association (25 francs pour les membres individuels, 100 fr. pour les membres collectifs, y compris la livraison du Cahier annuel), en la soutenant financièrement, en lui confiant les documents que vous détenez, vous participez à son effort de construire une mémoire collective du mouvement ouvrier.

Dans ce numéro :

Liliane Mottu-Weber, Détourner les vapeurs de mercure, respirer l'air de la campagne
Orazio Martinetti, Le Saint-Gothard dans l'historiographie sociale
Pierre-Yves Donzé, L'impact de la construction des chemins de fer sur la médecine hospitalière en Suisse romande, 1850-1914
Charles Heimberg, L'explosion de l'Usine à Gaz et sesvictimes oubliées, Genève, 1909
Monica Bartolo, La Tragédie de Robiei
Michel Pigenet, Les risques du métier? Les accidents du travail dans les ports français
Nicole Schaad, Perception et réglementation des risques dans la chimie bâloise
Martin Lengwiler, Rationalisation et tarification des accidents du travail : le cas de la CNA et de la silicose
Massimo Usel, Deux décennies d'intensification du travail
François Iselin, Le mouvement ouvrier lémanique face à l'amiante
Philippe Hamman, Les relations de travail transfrontalières franco-suisses
Débats et comptes rendus

AEHMO, case postale 5278, 1002 Lausanne

Diffusion en librairie :
Éditions d'en bas, 12 rue du Tunnel, 1005 Lausanne
25 francs suisses

ISBN 2-8290-0314-4

9 782829 003141